

Mémoires d'un linguiste. En souvenir de Pavel Klubkov (1949-2011)

Youri Kleiner
Université de Saint-Pétersbourg

Pavel Anatol'evič Klubkov (06.01.1949; Orsk – 22.06.2011; Saint-Pétersbourg) termina, en 1971, ses études au Département de linguistique structurale et appliquée de l'Université de Leningrad (aujourd'hui Saint-Pétersbourg) ; en 1979 (au sein de cette même université) il soutint sa thèse de candidat (*La Sémantique et la synthèse des constructions binominales aspectuelles*) sous la direction de Lev Bulanin. De 1971 à 1992, il fut assistant, maître de conférences (dès 1982) et chef (dès 1988) du Département de linguistique russe et slave de l'Université d'Etat tadjike ; d'août à décembre 1992, il exerça à Leningrad les fonctions de secrétaire scientifique de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences ; à partir de 1993 (et jusqu'en 2004), il fut maître de conférences au Département de russe et, de 2004 à 2011, au Département de linguistique générale de la Faculté des lettres de l'Université d'Etat de Saint-Pétersbourg.

P. A. Klubkov fut aussi le bibliothécaire de la Société de linguistique de Saint-Pétersbourg, le président, dès 2001, du jury du Concours annuel de la langue russe à Saint-Pétersbourg, et l'auteur et le présentateur de l'émission de radio «Parlez russe» (1995-2000) et de l'émission de télévision «Travail sur les erreurs» (sur la chaîne régionale STO de Saint-Pétersbourg).

Il créa également plusieurs sites Internet, notamment les «Archives des études russes de Saint-Pétersbourg» (<http://www.ruthenia.ru/apr/>).

P. A. Klubkov fut l'auteur de plus de 150 publications, parmi lesquelles des manuels (*Introduction à la linguistique*, Douchanbé, 1977) et des livres pour enfants (*Ballade sur la barbe royale et autres histoires*, Douchanbé, 1989), ainsi que des travaux sur la linguistique, l'ethnographie (*Les oppositions binaires dans l'étude ethnographique*, 1980), le folklore (*La toponymie urbaine et le folklore*, 2000), les études littéraires (*L'analyse du texte littéraire et l'établissement des prototypes*, 1982), la traductologie (*Encore une fois sur la traduction, la traduction mot à mot et l'original* ou

La technologie de la traduction et sa théorie, 1980), la culturologie (*La culture du peuple possède une unité interne*, 2000), la norme de la langue (*Parlez correctement, s'il vous plaît*, Saint-Pétersbourg, 2000), etc. Son dernier travail, *La formation de la tradition linguistique dans la Russie du XVIII^e siècle* (Saint-Pétersbourg, 2011), fut publié à titre posthume.

Nous publions ci-dessous le texte de la dernière conférence *extra muros* que Pavel Klubkov aurait dû faire au printemps 2011 à Lausanne. Mais quelques jours avant son départ, il ne retrouva pas son passeport avec le visa. Ce qui est amusant, c'est que quelque chose de similaire s'était déjà produit (déjà en lien avec Lausanne). C'est pourquoi, quand le premier tumulte se calma, l'incident devint l'objet de plaisanteries, pas toujours tout à fait convenables, comme il se révéla plus tard. Et quand Pavel Klubkov finit par s'apercevoir que son passeport l'attendait au consulat, il n'avait plus besoin ni du visa, ni du passeport.

Tout cela eut lieu plus tard, mais au moment de la mésaventure, après avoir compris que, avec ou sans passeport, le voyage n'aurait pas lieu, Pavel Anatol'evič se rallia gaiement aux discussions sur son étourderie, qui se produisaient dans le contexte habituel de l'enseignement, des cours, des conversations (ces dernières occupant probablement la première place) et des réflexions sur des livres et des articles lus ou des choses entendues, sur ce qui a été ou sera dit, écrit ou vécu. Par inertie, le cours à Lausanne demeurait parmi les projets les plus proches.

Le texte de la conférence (plus exactement les notes, car les cours et les exposés de Pavel Klubkov étaient toujours dans une grande mesure des improvisations) fut envoyé aux collègues avec la note suivante : «L'homme ne doit pas être l'esclave des circonstances, mais parfois les circonstances agissent sur nous avec la rectitude de la matraque, et il ne nous reste plus qu'à nous soumettre.»

Sans doute, Klubkov lui-même aurait coupé court à toute tentative de voir là voir quelque «sens prophétique» ou même une coïncidence, par exemple entre le texte et la réalité. Il connaissait trop de vraies coïncidences historiques. En fait, il connaissait étonnamment beaucoup de choses et possédait un étonnant sens de l'histoire. Ce n'est pas par hasard que dans sa collection des banalités il y avait l'affirmation si populaire de nos jours, selon laquelle l'histoire ne supporte pas le conditionnel. «Pourquoi ? s'interrogeait Pavel Anatol'evič. Comment peut-on dès lors savoir si un événement est régi par des lois ou, au contraire, par le hasard ?» S'ensuivaient des raisonnements sur la nécessité et le hasard, avec des références à Spinoza, Hegel et Engels, avec des anecdotes sur quelques professeurs de philosophie marxiste-léniniste, et des excursus vers l'histoire mondiale avec sa partie intégrant des événements de la vie de Pavel Anatol'evič Klubkov.

C'est exactement de cette façon qu'est construit ce dernier cours, où les frères Strougatski, les auteurs favoris de sa prime jeunesse, côtoient le mathématicien et philosophe Henri Poincaré, qui est «important...

maintenant» (je souligne). Ce «maintenant» couvre au moins les quinze dernières années; parce qu'il y a quinze ans environ, Kloubkov avait affirmé pour la première fois que c'était à Poincaré que Saussure avait emprunté la notion de *valeur*. Cet emprunt ne fut pas examiné du point de vue de la paternité ou, Dieu m'en garde ! du plagiat (comme dans le cas du problème «Saussure – Brugmann» ou «Saussure – Baudouin»), mais dans le contexte du climat intellectuel de l'époque, celui des «corrélations d'événements, de caractères et de circonstances». Ce n'est pas étonnant si l'article de Hugo Schuchardt sur la personnalité de l'auteur, qui n'a «toujours pas été lu comme il se doit», parut dans ce même contexte.

C'est aussi logique (pour Kloubkov) que cet exposé soit suivi par le plan détaillé de «l'étude de la composition des effectifs de la linguistique soviétique», c'est-à-dire «des destins humains, des conflits et des drames». Cela aussi fait penser aux coïncidences tristes. Mais, ici non plus, il n'y a pas de coïncidences. C'était le destin d'un savant comme Kloubkov de ne pas réaliser tous ses projets et ses idées, parce qu'il en avait trop. Certains d'entre eux, qu'on le veuille ou non, demeureront inachevés, et certains autres prendront un jour la forme de Testament pour ceux qui restent.

Chers collègues!

Il ne fait aucun doute que l'homme ne doit pas être esclave des circonstances. Mais il y des occasions où ces circonstances nous frappent si fort qu'il ne nous reste qu'à nous soumettre à leur volonté. Je suis désolé de ne pas être présent parmi vous. Je vous prie d'accepter mes excuses.

Une des banalités les plus populaires de notre époque dit que «l'Histoire ne connaît pas le mode subjonctif». De façon générale, il n'en est pas ainsi. C'est le procès-verbal qui ignore le mode subjonctif, et non l'Histoire. On imagine difficilement trouver dans un procès-verbal de police la phrase «Si nous avions jeté un coup d'œil sous le lit, nous aurions probablement découvert une hache». Dans l'Histoire, tout est fort différent.

On peut parler d'histoire uniquement dans le cas où nous ne nous limitons pas seulement à fixer les événements, mais lorsque nous établissons entre eux des liens définis de cause à effet, lorsque nous essayons de retrouver une logique dans leur enchevêtrement. On découvre alors que l'histoire a justement surtout affaire au mode subjonctif. Dès qu'on évoque les causes et les conséquences, et en général la corrélation des événements, les caractères, les circonstances, la narration historique passe aussitôt au mode subjonctif. Ainsi fait un historien lorsqu'il affirme que certaines circonstances étaient, supposons, à la base du conflit armé et dit que, «si l'événement A n'était pas arrivé, l'événement B ne se serait jamais produit».

L'histoire des sciences a de multiples aspects, tout comme l'Histoire en général. C'est plus qu'une histoire des idées, c'est aussi l'histoire de la communauté scientifique, des instituts et des collègues, ce sont les destinées humaines, leurs conflits et leurs drames. «Le facteur humain», pour désagréable que soit cette expression, joue un rôle essentiel dans la science.

Il est important de se rappeler que la science, tout comme le langage, n'est pas uniquement *Ergon*, un corpus des textes spéciaux, mais aussi et surtout *Energeia*.

Le remarquable article de H. Schuhardt sur la Personnalité de l'auteur dans l'étude linguistique («L'individualisme dans la linguistique», 1925) n'est toujours pas apprécié à sa juste valeur. Un autre ouvrage important pour moi actuellement est l'ouvrage d'Henri Poincaré sur la philosophie de la science, et en particulier *La valeur de la science* (1905).

J'aimerais commencer le présent cours avec une transgression d'ordre autobiographique.

De nos jours, quand on dit d'un enfant qu'il a des inclinations pour les sciences humaines, cela ne veut d'habitude rien dire d'autre qu'il a deux en maths et juste trois en physique.

Jusqu'à ma 8^e ou 9^e année de collège, j'étais un véritable surdoué en maths. Olympiades des écoles, prix, décorations. Dès mon plus jeune

âge, je savais clairement que je deviendrais astronome. Mes parents m'ont entouré de livres populaires vulgarisant l'astronomie. *L'énigme de Mars* de Sigel, *L'astronomie* de Perel'man, *Le soleil et sa famille* de Volkov, etc. Enfin, un Flammarion tout jauni sorti je ne sais d'où.

Mais à partir d'un certain moment j'ai commencé à lire plus activement des livres se rapportant plutôt à la langue qu'aux sciences exactes.

Alors les mathématiques perdirent de leur attrait.

Cependant, changer de camp pour passer à celui des «sciences humaines» était quelque peu mal vu. Et voilà que je découvris, dans le répertoire des disciplines, le compromis désiré.

Six mois avant de terminer mes études, je décidai fermement de m'inscrire au département de linguistique mathématique.

La personnalité est organisée de façon systématique. Je comprends ici le mot personnalité dans le sens qu'a actuellement le mot barbare *identičnost*'.

A partir de septembre 1966, à la question «Qu'est-ce que tu fais », je répondais «linguiste mathématicien».

Sauf qu'être un linguiste mathématicien n'est pas une profession. Qui a déjà vu un linguiste mathématicien? Quand ? Où ?

Ce mot n'a en effet qu'une seule signification : il désigne un étudiant du Département de linguistique mathématique.

On lit sur mon diplôme : «linguiste; spécialiste en linguistique structurale et appliquée».

La vision linguistique du monde fait partie de la conception du monde en tant que telle.

Weltanschauung n'est pas la même chose que Weltbild, ce n'est pas un simple fragment du tableau du monde, mais plutôt un angle de vue, ou, si on préfère, des lunettes à travers lesquelles nous regardons le monde.

Aussi, s'agit-il non pas de notre compréhension du langage mais de la déformation professionnelle de la personnalité.

Lisons une des définitions de la sémiotique : la sémiotique est l'utilisation des méthodes linguistiques en dehors de l'étude de la langue au sens propre du terme.

La LINGUISTIQUE MATHÉMATIQUE est une science consistant à appliquer ce que l'on connaît des mathématiques à ce que l'on sait de la linguistique.

En 1966, le département de linguistique mathématique de la faculté des lettres était en quelque sorte une école de non-conformisme.

Je l'ai senti pleinement dans le petit village de Rečka dans la région d'Oredez, où tous les étudiants de première année avaient été envoyés pour récolter des pommes de terre.

Debout sur les lits de planches, je proclamais : «Si ce n'est pas nous, alors nos enfants ou nos petits-enfants enfonceront le pieu dans la tombe de la linguistique comme discipline des sciences humaines». C'était à la fois moqueur et stupide.

Les anglicistes et les russisants n'y croyaient pas... Et ils avaient raison.

J'étais, je pense, déjà en troisième année lorsque j'ai vu sur le mur d'affichage, près de l'immense feuille du journal mural *Le slaviste*, un petit journal intitulé *Le vilain petit canard*. C'était la manière de s'exprimer de nos étudiants de première année. Le ton de leur journal était plutôt vexé. Certes, les étudiants promettaient de se transformer en cygnes dans des conditions favorables, mais pour l'instant, ils ne recevaient que des coups.

On entend souvent dire que les gens s'étonnent, demandent des explications. «Qu'est-ce que la linguistique mathématique?». Et on nous donnait des conseils pour répondre à ces questions de profanes. Nous répondions que nous avions des tâches tout à fait concrètes pratiques, à savoir :

1. La traduction automatique
2. Le stockage et la recherche de l'information
3. L'analyse automatique et la saisie de l'information dans l'ordinateur au moyen d'une langue naturelle
4. L'enseignement programmé.

Nous étions formés sous l'emprise des idées qui s'approchaient du concept du mythe dynamique proposé par Abraham Moles (1920-1992).

Le mythe dynamique, c'est le rêve de quelque chose de possible, une sorte de chimère à laquelle aspire la communauté scientifique. Le but peut se révéler inaccessible, mais le désir peut être fécond en lui-même. Comme exemples de mythes dynamiques, on peut citer non seulement la pierre philosophale ou l'élixir de l'immortalité, mais aussi, par exemple, la théorie universelle du champ, la synthèse thermonucléaire. Un de principaux mythes dynamiques de la linguistique du milieu du XX^e siècle, c'était la traduction automatique.

Il y avait là quelque chose de chimérique, or un grand nombre d'étudiants était découragé face à la difficulté. Je me rappelle quelle offense a été pour nous la déclaration de l'un des pionniers de la traduction automatique, Yeoshua Bar-Hillel (1915-1975), sur l'impossibilité de la traduction automatique dans un futur proche. Cela signifiait que nous devions suivre notre propre route.

Le non-conformisme était cultivé par d'autres moyens encore. Nous étudions la linguistique structurale. *Entre nous* on nous expliquait que la base philosophique de la linguistique structurale, c'était le néopositivisme, ce qui nous faisait passer d'agréables frissons dans le dos; en effet, nous vivions quand même dans le pays du matérialisme dialectique victorieux, et Vladimir Il'ic avait déjà dit en son temps tout ce qu'il fallait contre le néopositivisme dans son *Matérialisme et empiriocriticisme*.

Nous, nous avons déjà les regards tournés vers, sinon l'iconostase, du moins vers un tableau d'honneur imaginaire, au centre duquel se trouvaient Saussure et Baudouin de Courtenay (soit dit en passant, militant

du parti des démocrates constitutionnels). Côte à côte, on admirait le noble Troubetzkoy avec ses oppositions, l'énigmatique glossématicien Hjemsløv, Jakobson le binaire avec ses invariants, Harris avec ses transformations, Chomsky en train d'engendrer quelque chose de pas encore très terrible...

«Suivre les idées d'un grand homme est une science des plus amusantes», – disait Pouchkine. Et nous suivions. Une fois par semaine, nous fréquentions le rayon des nouvelles acquisitions de la bibliothèque Gor'kij. On voulait être les premiers à découvrir un nouvel article de quelqu'un qui, pour NOUS, faisait figure d'autorité. Les autres jours, il était si bon d'arpenter le grand couloir des salles de lecture pour étudiants donnant sur la Fontanka.

Le chic de la profession s'exprimait alors dans une masse de bagatelles, à commencer par l'utilisation active des signes des quantifications existentielle et universelle (le A et le E à l'envers) dans nos notes de cours. Ces termes imprégnaient notre lexique. Nous discutons des faits de la vie courante avec le langage de notre profession. On pouvait ainsi dire que quelqu'un se trouvait avec quelqu'un en « distribution supplémentaire », et que, dès lors, ces deux personnes devaient être identiques au niveau émique. Nous étions différents de tous les autres étudiants en lettres.

On ressentait le poids de l'opposition connue entre Pétersbourg (Leningrad) et Moscou. On détestait M.V. Panov pour ses moqueries caustiques sur l'École phonologique de Leningrad. Et il fut agréable de lire, près de trente ans plus tard, chez le Moscovite V. Ivanov cette reconnaissance : «“La phonologie naturelle”, proche des idées de l'École de Leningrad qui dans notre Conseil et notre Section était représentée par L.R. Zinder, connu, dans les années 1970, une large expansion dans la science mondiale notamment en réaction à l'approche abstraite de la phonologie dans laquelle les liens de cette dernière avec la phonétique devenaient peu sensibles, ce qui diminuait la possibilité de son utilisation pour des tâches appliquées» (Ivanov 1988).

Nous prononcions *ALGORIFM* avec une fierté frisant le comique pour contrarier Belokamennaja, mais ne pouvions manquer l'exposé de Mel'čuk ou d'Apresjan.

De temps en temps on entendait dire : «Le structuralisme, c'est la déshumanisation de la science du langage» (Abaev, 1965), «Le structuralisme n'est pas seulement une fronde, mais un véritable acte de sabotage idéologique sur le front linguistique de la science soviétique» (Ardentov, 1968).

Au milieu des années 60, l'adjectif relatif au mot « structure » n'était pas tout à fait fixé. On disait aussi bien *structurnyj* que *structural'nyj*. Pour

cette raison, dans les poésies idiotes que déclame le personnage des Strougatsky j'entends des notes élégiaques, comme celles que provoquent dans notre âme les archaïsmes *lanity* [les joues], *oci* [les yeux], *persi* [les seins]...

Pour chaque cas il y a,
Sur le «Navire» un spécialiste -
Votre grand et puissant
Linguiste structuralissime.

Avec le temps je me suis de plus en plus éloigné des mathématiques et en fin de compte je me suis senti philologue. La philologie, je la voyais non en tant que science, mais comme une sorte d'activité pratique. Le philologue, c'est un spécialiste de la lecture des textes. L'objet le plus habituel de l'étude philologique, ce sont les textes des belles-lettres. Je crois que les textes scientifiques (dans notre cas – linguistiques) méritent eux aussi l'attention du philologue. Leur étude doit s'appuyer sur une très large base de données qui dépasse largement les textes reflétés dans les listes bibliographiques. Une approche sérieuse du matériau présuppose un regard sur la linguistique.

Je propose de passer à l'élaboration du projet de l'étude de la «composition personnelle» de la linguistique soviétique.

Dans les conditions actuelles, le plus simple, c'est de faire une base de données bio-bibliographiques. Mais ce n'est qu'une première étape. La condition *sine qua non* pour une étude systématique de la linguistique soviétique doit être sa description prosopographique, la composition d'une biographie collective comprenant les informations sur ce cercle de personnes que nous appelons les linguistes soviétiques. En dehors des informations plus ou moins formelles (leurs dates de vie, leur origine sociale, leurs résidence et travaux, leur formation, etc.), on doit prendre en considération également leurs cercles de relations, les personnes qu'ils considéraient comme faisant autorité, leurs lectures, ce qu'ils pensaient les uns des autres, leurs opinions politiques et sociales, les traits caractéristiques de leur personnalité scientifique, etc.

La période soviétique de l'histoire intellectuelle a ses spécificités. Dans chaque sphère d'activité se détachait un seul leader absolu. Pour l'homme soviétique, rien de plus facile que d'indiquer le principal poète (Pouchkine), le principal écrivain (Tolstoï), le plus grand compositeur (Tchaïkovski), peintre (Repine), ou chimiste (Mendeleïev), etc. A coup sûr, la reconnaissance de la valeur de l'époque soviétique n'a fait qu'ajouter un nom à chaque catégorie. Maïakovski a pris place à côté de Pouchkine, Gorki à côté de Tolstoï.

Cette hiérarchie a trouvé son reflet canonique dans les définitions de la deuxième édition de la *Grande encyclopédie soviétique* parue dans les années 1950. Ainsi, tous les poètes y étaient divisés en grands poètes, éminents poètes, poètes connus et poètes tout courts (sans épithète).

Dans l'historiographie soviétique de la linguistique, chaque étape avait aussi ses grandeurs absolues – les classiques et «les classiques

vivants». Lomonosov, Vostokov, Buslaev, Fortunatov et Chakhmatov composaient l'ensemble principal des classiques de la linguistique nationale. Par la suite, on y avait ajouté Baudouin de Courtenay. Les classiques vivants étaient Marr, et dès la fin des années 1950, Vinogradov. Un peu plus bas, on trouvait les classiques et les autorités de deuxième série. On supposait que tout le contenu scientifique méritant de l'attention était concentré dans les textes «des principaux linguistes». Cependant, il est tout à fait clair que l'espace discursif de la linguistique russe (soviétique) ne se limitait pas à ces textes.

Malheureusement, dans une société hiérarchisée comme la société soviétique, seuls les membres de l'Académie des Sciences pouvaient conserver leurs archives. J'ai à ma disposition quelques fonds d'archives des linguistes soviétiques. J'ai mis la main dessus un peu par hasard. Si je n'avais pas apporté ces tas d'archives chez moi, ils auraient disparu dans le vieux papier. D'ailleurs, c'est peut-être ce qui va arriver. Malheureusement, nous ne sommes pas éternels.

Les archives des collègues décédés produisent une impression forte, mais triste. Nous voyons les traces d'un travail immense de plusieurs années qui n'a trouvé qu'un reflet insignifiant dans leurs publications. De nombreux résumés, des notes, des brouillons de travaux non écrits, des notes prises en vitesse, des procès-verbaux de discussions, des compte-rendus «internes», des plans...

Vladimir Vasil'jevič Karakulakov (1917-1982) la monographie «Marcus Terentius Varron et sa place dans l'histoire de la linguistique».

Vladimir Alexandrovič Trofimov (1881-1969), cours en quatre volumes *La langue russe de l'époque actuelle*. Dans les années 1950 sont parus les deux premiers volumes (la phonétique et la morphologie), les volumes sur la syntaxe et l'étymologie (formation des mots) sont restés à l'état de manuscrit.

Alexandr Konstantinovič Vlasov (1910-1982). Dans les années 1930, il s'occupait du problème de la parole d'autrui. V.V. Vinogradov le voyait en 1938 comme «un des russisants les plus érudits». Dans sa thèse *La Langue de F. Gladkov* (1943), il caractérise la méthode artistique de l'écrivain comme un «industrialisme mystique».

Lev L'vovič Bulanin (1934-2001), auteur de *La Phonétique de la langue russe moderne, Les questions difficiles de la morphologie*, etc. De vastes archives.

Je crois qu'il faut rendre systématique, dans un cadre organisationnel, la récolte de documents d'archives.

© Pavel Klubkov, héritiers.

© Yuri Kleiner, publication, préface, notes.
traduit du russe par Elena Simonato

